# *LOUISE COLET ET LES USAGES DU CAIRE*

**Georgeta MIHĂILESCU***

***Abstract****: The trip Louise Colet made in Egypt on the occasion of the inauguration of the Suez Canal is a possibility for us to see how a woman writer from the XIX$^{th}$ century perceives the Egypt of the year 1869. Is this an objective view (she was there as a journalist) or a subjective one (a single woman writer, Flaubert's ex-lover), a feminine, a masculine or a neutral one ? She compares the West (people, cleaning, restaurants, hotels) and the East (people's behaviour, the condition of the houses and of the monuments) and not always the West wins. What sites she sees, what draws her attention and what we keep in mind after reading "Les pays lumineux". The description of the monuments, of the mosques makes us see it as a very well-researched and accurate travel guide, with historical data that give us a clear perspective on that era*

***Keywords:*** *travel, objectivity/subjectivity, tourist/traveler.*

Louise Colet, femme de lettres, écrivaine et voyageuse, voyage en Egypte à l'occasion de l'inauguration du Canal de Suez, invitée par Lesseps et en tant que journaliste au *Siècle* pour lequel elle enverra deux missives sous le pseudonyme Mohammed El Akmar. Elle passe six mois en Basse et Haute Egypte, en Sicile, Calabres, Athènes et Constantinople et décrit la vie de tous les jours mais aussi les monuments, les paysages, les mœurs. Ce qui est important pour nous est la présentation de l'Egypte, vu par une femme de lettres et voyageuse. A la suite du voyage elle écrira le livre *Les Pays lumineux, Voyage en Orient*, publié de façon posthume (en 1879), où le fait historique se mêle à la réalité égyptienne du temps d'Ismaïl Pacha. A l'époque romantique il y avait le problème du brigandage, de l'inconfort, des mauvaises routes ; la ville était leur refuge, mais est cela vrai pour elle aussi ?

Nous nous proposons de relever *quoi* et *comment* voit une femme seule en voyage (donc une étude genrée) si son regard est doué d'objectivité ou si c'est quelque chose de personnel, de subjectif (vu qu'elle y était en qualité de journaliste et elle devait être objective).

Il est intéressant de voir comment l'écrivaine mêle dans son récit « l'obligation » de respecter le trajet imposé vu que l'égyptologue Auguste Mariette avait réalisé ce qu'on appelle « L'Itinéraire des invités aux fêtes d'inauguration du Canal de Suez » qui indiquait le chemin à suivre et les choses à voir sur le trajet. Elle a le désir de voir seule des endroits qui lui semblent plus importants que ceux recherchés par d'autres personnes de son groupe car il faut juger sans parti pris, « d'après des impressions personnelles ». Elle veut se convaincre sur place de ce qu'elle avait vu en 1867 à l'occasion de l'Exposition Universelle de Paris consacrée à l'Egypte.

La visite de l'Egypte n'est pas quelque chose d'inattendu pour Louise Colet. Elle a connu l'Egypte par les yeux de Chateaubriand, Nerval, Flaubert et elle y découvre un espace de contraste pour une femme venue d'Occcident. Elle s'avère par ses écrits et ses voyages ce qu'on pourrait nommer une voyageuse moderne en ce sens que Michel Onfray[1]pourrait bien appliquer sa théorie du voyage sur elle. Elle tâche d'entrer dans un monde inconnu en spectateur désengagé, désireux de saisir de

* University of Bucharest, mihailescu_georgeta@yahoo.fr

[1]Onfray, Michel- *Théorie du voyage*, Le livre de poche, 2007



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

l'intérieur, de comprendre. Barbara Hodgson[1] va plus loin et parle du rêve d'Orient qu'ont les Occidentales mais, une fois arrivées sur place, elles constataient des choses différentes de leur culture d'origine et dont la plupart leur paraissaient condamnables.

En 1867 pour l'exposition universelle de Paris l'égyptologue Auguste Mariette réalisait le pavillon égyptien où un bâtiment était consacré au canal de Suez. Ismaïl Pacha, nommé khédive avait été séduit par la mode française qu'il avait emportée dans son pays (domestiques habillés en livrée, voitures, travaux d'urbanisation au Caire et en Alexandrie, l'éclairage au gaz, façades peintes en couleurs criardes) et Louise Colet en parlera longuement une fois y arrivée. Le khédive invite des personnalités à l'inauguration du Canal (300 personnes parmi lesquelles l'impératrice, le prince de Hanovre François Joseph, l'émir Abdel Kader, des ambassadeurs, des artistes, des journalistes) mais ne demande pas d'autorisation à la Turquie, dont le sultan n'assiste pas aux fêtes.

Elle respecte tout le trajet préparé pour les invités mais de plus elle s'en va toute seule là où elle pense que les autres n'ont pas trouvé les choses essentielles. Comme une voyageuse moderne elle cherche à trouver des endroits qui valent la peine d'être vues et admirées mais que les autres considèrent tout à fait insignifiantes et inutiles à voir. Ce que les autres visitent en une heure elle essaie de voir en deux jours. Elle est avide de tout visiter et de comprendre ; son regard est près des lieux et aucun ne doit manquer de la liste qu'elle a en tête. L'espace doit être arpenté, traversé mais aussi découvert et déchiffré.

Ses attentes sont toujours différentes de celles des autres. Elle cherche et ne trouve pas l'almée qui avait charmé Flaubert vingt ans auparavant. Elle n'est qu'imaginée et son rêve les yeux ouverts nous détermine à relire le passage de vingt pages qui, sans être attentifs, nous fait croire à une vraie danse orientale admirée dans un palais du Caire décoré selon la mode occidentale. Elle n'y trouve pas les valeurs que l'Occident attribuait à ce temps-là à l'Orient : ni constructions, ni mœurs, ni danses, ni almées, ni décorations orientales.

Une fois descendue du bateau elle fait la première visite à travers les rues d'Alexandrie, rues à l'aspect étrange pour les Européens. La curiosité de la population locale de voir les passagers du *Moeris* fait que les rues étroites soient encombrées de badauds. Elle passe près d'eux et voit tout de son œil curieux mais non pas nécessairement critique. Le soleil torride la fait penser qu'un bain et quelques heures de sommeil pourraient la remonter mais la chambre offerte dans un petit hôtel est totalement en désaccord avec ses attentes : la chambre est petite et sale, sans persiennes, sans lavabo et « les rayons d'un ciel de feu se répercutent sur les murs blanchis à la chaux »[2]. Cette offre ne pourrait convenir à une femme ni pour passer « une seule nuit dans une telle auberge » et ici se fait donc sentir le féminin de l'écrivain qui, d'ailleurs, ne veut pas se montrer démunie de ressources physiques.

Le *restaurant* où elle se fait servir une orangeade est une tente qui couvre une partie de la cour de l'hôtel. La fatigue et la lassitude lui ferait accepter n'importe quel endroit mais elle a de la chance; une grande chambre propre, à rideaux de toile perse, aux persiennes vertes bien closes, le bain d'eau tiède suffisent pour la faire tout oublier et dormir. L'occidentale habituée au confort voudrait retrouver la civilisation mais cela n'est pas possible que rarement pendant le voyage en Egypte, elle doit se contenter

[1] Hodgson, Barbara- *Rêve d'Orient- les Occidentales et les voyages en Orient*, Seuil, Paris, 2005
[2] Colet, Louise, *Les Pays lumineux*, Cosmopole, Paris, 2001, p 53



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

seulement de temps en temps de la propreté de chez soi et moyennant le bakchich la plupart des fois.

L'accueil et le repas fastueux, le premier soir en Egypte leur offre « le mirage d'un pays de cocagne ». Dès ce jour apparaît une esquisse de ses pensées critiques envers les Européens (Grecs, Français, Italiens) « avilis par tous les vices », qui étaient « la lie et l'écume de leur nation ». A ceux-ci s'ajoutent en chair et en os les invités importants, membres de l'Institut et hauts personnages officiels pour lesquels seulement une heure avait suffi pour visiter tous les endroits d'Alexandrie !

Mais ce ne sont pas seulement les hôtels et les restaurants qu'elle observe mais aussi les gens. Les fellahs devenus mendiants et leur « beauté sinistre » la dégoûtent ; sur leurs têtes et haillons les mouches et la vermine s'agitent à travers les déchirures. Pour elle tout ce qui est nature est beau et vaut la peine d'être regardé, tout ce qui est humain lui fait détourner le regard. Les enfants nus se trouvent devant les cahutes sordides mais au loin les massifs de palmiers se découpent « avec une netteté sculpturale sur la transparence de l'air ».

La mode des jardins bien aménagés y est arrivée bien sûr et les pages consacrées aux loisirs ne manquent pas d'en parler. Alain Corbin leur consacre des pages pour parler du droit du riche de « jouir de l'air pur »[1]. C'est ce qui plaît d'ailleurs à Madame Colet lorsqu'elle « s'oublie jusqu'à la nuit » dans les parterres de fleurs du vice-roi où l'atmosphère tiède et embaumée la caresse. Ce qu'Alain Corbin avait déjà remarqué (les odeurs recherchées et le plus utilisées vers le milieu du siècle) est renforcé par les dires de notre écrivaine : elle reçoit un gros bouquet de roses et de jasmins d'Espagne de la part des jardiniers. Bien sûr qu'à la fin du tour des jardins le chef des jardiniers lui offre une branche chargée de mandarines en lui demandant le bakchich (pourboire) « sacramental ». C'est la première fois qu'elle entend ce mot « attristant et honteux » mais il reviendra tout le long de sa visite en Egypte. Ce n'est pas seulement elle qui le remarque mais tous les visiteurs qui y sont arrivés avant elle (Chateaubriand parle de la « cupidité dégoûtante des bateliers qui veulent être payés d'avance, Nerval entend les mendiants criant « bakchichs » de tous les côtés, Fromentin affirme aimer plus les enfants que les adultes mendiants qui n'ont pas de honte à demander plus d'argent)[2] et affirme qu'ils sont prélevés en toute occasion.

Le besoin d'objectivité est demandé vu qu'elle devait envoyer ce qu'elle écrivait au journal *Le Siècle*. Elle voit les villages qui sont de véritables tanières creusées dans le limon du Nil et ressemblant à des « fragments du désert faisant tache dans une immense oasis ». En contraste avec ces cahutes apparaissent les palais ceints de fleurs, constructions nouvellement érigées par des pachas ou négociants enrichis, les trous immondes se mêlant à des maisons élégantes.

Le Caire se fait voir après les pyramides de Gyzeh qui pointent dans l'air « comme les mâts d'une flotte », après la citadelle et la mosquée de Méhémet- Ali dominant toute la cité. Mais, dès l'entrée, la ville n'est pas ce à quoi elle s'attendait. Les rues nouvellement rebâties n'ont plus aucun caractère. La mode de Paris des rues haussmannisées est arrivée en Egypte via Ismaïl- Pacha qui s'est révélé francophone à plusieurs égards. Même le palais de Nubar- Pacha ressemble à un hôtel des Champs-Elysées. Le « décor théâtral » d'un arc de triomphe en carton- pierre servira au passage de l'impératrice Eugénie à son arrivée au Caire. Pour cela les rues sont ratissées, les

[1] Corbin, Alain- *Le Miasme et la jonquille*, Flammarion, Paris, 2008, p 119
[2] Berchet, Jean Claude- *La Vie en Orient- Anthologie des écrivains français dans le Levant au XIX_ième siècle*, Robert Laffont, 1985, p. 817- 1017



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

ruelles des vieux quartiers balayées, on dresse des échafaudages tricolores où doivent fumer des lampions allumés en l'honneur de la souveraine. Pour que la vue ne s'attriste à la vue des fellahs en lambeaux, on leur distribue de nouveaux vêtements et les cavas ne peuvent pas appliquer la courbache pendant le séjour de Sa Majesté. L'écrivaine ne peut ne pas remarquer ces choses mises au point à la dernière minute par les autorités pour que les invités se sentent comme chez eux. Le désir que tout soit comme en Occident rend les choses un peu trop recherchées et fausses. La place de l'Esbekieh qui était à un moment donné l'un des plus beaux endroits du monde par l'exubérante végétation de hautes herbes, de plantes grimpantes, palmiers et arbres de Judée, chameaux et bisons, oiseaux, était devenue « une large esplanade dénudée au centre et ne gardant de son jardin primitif qu'une ceinture de grands acacia »[1].

L'hôtel-Royal garde l'influence du temps de Cléopatre ; elle observe ici « l'absence de toute énergie morale » qui se fait sentir dans le service des hôtels. Les sommes versées pour le confort des invités ne se voient point à l'intérieur : les meubles sont à moitié brisés, le lit est dur « comme le granit », les persiennes manquent, les serrures des portes et les vases pour les ablutions manquent, les mouches et les moustiques pullulent rendant impossible une sieste dans ce logis impropre.

Le regard qu'elle a de sa chambre vers la rue semble celle d'une caméra qui bouge et rend compte de ce qui se trouve tout autour. La fatigue est oubliée par l'image offerte de la fenêtre vers la rue ; les ânes sont ceux qui mènent les fonctionnaires turcs et les Européens à travers les rues étroites de la ville mais aussi les femmes assises en califourchon qui vont faire leurs emplettes. Leurs vêtements ne laissent voir que leurs yeux « fort beaux ». Les plus jeunes, jolies et riches femmes se promènent en landaus et calèches s'entassant jusqu'au six ; leurs vêtements sont colorés, de couleurs éclatantes (le rose est la couleur préférée des harems). L'endroit choisi au soleil couchant est « la promenade fashionable » du Caire où les femmes « minaudent des yeux et de l'éventail comme les cocottes parisiennes à l'entour du lac »[2]. Ces remarques sont toutes extérieures et superficielles. Elle voit la différence de souplesse de corps entre les femmes qui travaillent et la vie paresseuse et inerte qui alourdit et vieillit les riches. Elle observe aussi les loisirs des gens qui se trouvent dans la rue. Les hommes jouent aux échecs et aux dames, fument le narguilé et boivent le café, y restant des heures entières. A Paris comme en Alexandrie le Boulevard « comme terre d'élection des cafés »[3] n'est pas du tout différent. Il ne peut pas s'agir comme chez les Parisiens de loisir puisque ces gens-ci « sont là des heures entières comme en extase »[4] et cela signifie qu'ils n'ont peut-être rien à faire chez eux. Pour parler de la « culture populaire festive » (toujours selon les mots utilisés par Corbin) les musiciens ambulants sont sur place et font entendre des mélopées douces et des accords de mandoline.

Notre lecture se transforme en promenade et la précision des descriptions nous fait sentir sur place. A la fraîcheur de la nuit la flânerie offre d'autres images de la ville. Les boutiques étant fermées, les gardiens se font des lits de leurs seuils ; seuls les cafés « bas, obscurs, enfumés » où les consommateurs jouent, fument, discutent ou dégustent le café regorgent de clients. Ici aussi le temps est passé où le peuple se soumettait aveuglement à Allah, où les consciences étaient sous le fatalisme de Mahomet. Le peuple s'intéresse à la manière d'être gouverné, et de quel droit on le tord sans merci.

[1] Colet, Louise, *op. cit*. :95
[2] Colet, Louise, *op.cit.* : 72
[3] Corbin, Alain- *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, 1995, p.178
[4] Colet, Louise, *op. cit.* : 74



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

Elle passe près d'un groupe où un nouveau circoncis est voué à Mahomet et la conscience des gens a tant changé que les Européens ont la permission de troubler par leur passage l'événement, chose impossible quatre ans auparavant. Rachid Amirou[1] observe que de nos jours « les cultures traditionnelles perdent leur âme en s'ouvrant à tout-venant » mais cela était bien valable en 1869 aussi. Colet marche toute seule dans les rues et son œil est avide de tout voir mais les critiques se font sentir rarement, elle préfère enregistrer sans trop de commentaires, trouver des ressemblances ou des oppositions avec l'Occident en acceptant tout dans le désir d'accepter l'autre tel qu'il est.

La marque de nouveauté et de changement continue à se révéler dans les rues. Le Caire apparaît comme une ville en reconstruction ; on élève partout de grandes maisons, des théâtres, des usines à l'architecture européenne ; on perce des places et des squares. Mais ici elle devient critique en affirmant que « la fièvre ruineuse des prétendus embellissements et assainissements de nos Haussmann a gagné le Caire »[2] ; les résultats seront négatifs, selon elle. Les chefs-d'œuvre exquis et inimitables de l'architecture arabe sont laissés périr et à leur place sont élevés des monuments vulgaires, banals et sans caractère. D'un autre côté, les ruelles tendues de fleurs pendant le jour signifiaient un refuge contre le soleil ardent et ôter la fraîcheur et l'ombre c'était enlever la salubrité de la ville!

Elle voit le caractère propre à la ville égyptienne comme étant donné par la diversité des types et la variété des costumes. Toutes les langues s'y croisent : mauvais français, italien trivial, grec barbare, arabe. Et pourtant, les magasins sont presque pareils à ceux de la France : les cafés, les magasins d'étoffes françaises, de bijouteries, de modes, les boutiques de coiffeurs. Les spahis doivent s'efforcer pour se faire place parmi les flots de gens des rues ; les voitures avancent lentement, heurtent les chameaux, les ânes, les moutons, les chèvres, les pauvres fellahs écrasés de fardeaux. Ses vagues humaines sont en contraste avec l'immobilité des marchands turcs ou arabes assis les jambes croisées et fumant le chibouk dans leur boutique. Le Nil alimente de nombreuses fontaines dont chaque quartier est pourvu et où les passants s'abreuvent (vu que le Coran défend le vin et prescrit les ablutions) comme les gens de Londres ou de Paris chez les marchands de spiritueux délétères (bien que l'opinion publique respectable dénonçât inlassablement l'alcoolisme)[3].

L'inventaire de ce qu'elle croyait digne d'être vu pourrait constituer une liste faisant partie d'un dictionnaire des noms propres de ce qu'on trouvait au Caire : le château fort, la mosquée de Méhémet-Ali (construite en vingt ans, dorée de marbres et d'albâtres qui lui impriment un caractère de vétusté), le palais Kasr-il-Nil, la nécropole de l'Iman Chaffy, les sépultures royales connues sous le nom de « Tombeaux des califes », la mosquée d'Amrou- aïeule de toutes celles de l'art musulman (fondée en 642), la forêt des Palmiers pétrifiés. Elle se rend à chaque endroit qu'elle considère incontournable et fait preuve pour nous, lecteurs, d'un savoir encyclopédique.

Dans la maison de plaisance construite depuis peu pour le khédive étaient entassés des meubles parisiens riches et les murs sont décorés de papiers peints. Le bakchich et sa lettre d'invitée sont les arguments pour lui ouvrir la porte du divan de la place de Roumélie. Ses regards sont charmés par la porte en marbre blanc au cintre fouillé de sculptures fines, peinte d'or et d'azur, le plafond à caissons couvert

[1] Amirou, Rachid- *Imaginaire touristique et sociabilité du voyage*, PUF, Paris, 1995, 275 p, p 19
[2] Colet, Louise, op.cit.: 76
[3] Corbin , op. cit. : 29



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

d'arabesques, les coussins et l'ameublement de soie et d'or. Le palais Kasr-il-Nil, meublé à la française, n'a rien d'une demeure turque excepté le café. Dès son arrivée au palais elle est déçue de ce qu'elle voit : l'escalier orné de massifs de fleurs et les laquais poudrés et habillés en livrée rouge, lui rappellent les fêtes officielles de Paris. Il n'y avait dans le palais « le moindre échantillon d'architecture et de peinture arabe ». La salle de concert rappelait par l'architecture et l'ameublement toutes les salles de l'Europe ayant la même destination. Même les vêtements des femmes sont selon la mode française, quelques-unes, richement décorées, exagéraient les modes parisiennes. Les laquais vêtus à la française servent des sucreries et des sorbets, également à la française. Le spectacle rappelle par la banalité les spectacles officiels de Paris pendant que tous les esprits rassemblés auraient voulu une fête indigène. « Le calque effacé du luxe et des arts de l'Europe » trouvé dans le palais du khédive était une faute, même une mystification. En pénétrant dans le palais ils espéraient se trouver en plein Orient, voir « le spectacle attrayant d'une fête indigène » et tout le monde habillé à l'orientale mais cela est resté seulement un rêve ! Et pourtant c'est maintenant que la chose tant attendue par elle arrive devant nos yeux émerveillés : sur vingt-quatre pages s'étend la minutieuse description de ce que les yeux des invités n'auraient pas considéré comme un rêve s'ils avaient pu la voir - une « vision d'une véritable fête turque »[1].

Pour échapper à l'ennui provoqué par la représentation de l'opéra « Le Caprice » (pendant laquelle les membres de l'institut s'endorment même !), elle s'imagine un spectacle oriental qui passe pour un vrai pour le lecteur inattentif parce que « l'amour du merveilleux germe dans les imaginations les plus froides ».[2] Le décor est à l'orientale: des labyrinthes de plantes et de rameaux fleuris : des roses, des œillets, des anémones, des tulipes, des iris, des tubéreuses et sur les eaux bleuâtres- des nénuphars et des lotus, des plantes grimpantes : lianes, lichens, volubilis suspendaient leurs fleurs aux branches des arbres de Judée, les esclaves portaient le costume des anciens Mamelouks, le trône oriental « paraissait une nuée terne auprès de l'éclat des diamants […] de chaque pli du vêtement royal, « des globes d'opale […] répandaient […] une lumière irisée, caressante et mystérieuse comme celle des astres, les pyramides de Gyzeh, illuminées pour la fête royale sont vues depuis le palais, un navire ayant des gradins couverts d'étoffes de soie stationnait sur une immense pièce d'eau circulaire, des cygnes « d'un blanc marmoréen nageaient ». La musique « sauvage et suave », l'atmosphère tiède et tranquille de laquelle se dégageait « la volupté des parfums et la volupté de sons », la danse des almées (savamment fardées, les ongles des mains et des pieds teints de henné) conduites par la célèbre Badaouïa, la danse de l'abeille, le dompteur de serpents complètent le tableau de ce qu'aurait pu être une fête orientale mais qui n'a été qu'un rêve. C'est pour elle un rêve diurne, c'est l'accomplissement des désirs qu'elle avait eu en tête dès l'arrivée en Egypte et qui ne se sont jamais accomplis durant son séjour en Orient.

Toujours en prolongation de son rêve se trouve l'imaginaire de ce qu'elle aurait voulu dire au khédive si elle avait été seule avec lui : de faire le progrès réel, complet, et non seulement à la surface ; à part d'avoir importé la langue française, les théâtres, les modes et les usages français, il aurait dû importer aussi la passion pour la justice, le droit, l'égalité et rompre avec la Turquie qui « n'est plus qu'un cadavre rivant à sa pourriture le corps de l'Egypte ressuscité ». Mais elle n'est pas seule avec lui et elle n'a pas la capacité de le lui dire que dans son imagination.

[1] Colet, Louise, *op. cit.* : 133
[2] Colet, Louise, *op. cit.* : 108



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

Après le concert s'ensuit le buffet, bien sûr à la française : candélabres, argenterie, porcelaines, cristaux, menu imprimé en lettres d'or, laquais poudrés en livrée rouge, pas un seul serviteur arabe coiffé d'un turban blanc, pas un plat à la turque, pas une des sucreries de Constantinople mais, bien sûr, le Champagne.

Ce que beaucoup de gens cultivés cherchaient en Orient c'était l'art, l'architecture et la culture traditionnelle. Une fois de plus elle critique la reconstruction de la mosquée d'El- Azhar (fondée en 967) qui, par plusieurs reconstructions a perdu le caractère d'ancienneté et la belle architecture arabe. Cependant, ce qu'elle a perdu en architecture a été retrouvé en civilisation ; elle est à ce moment-là un asile de la science, « une enceinte de la science orientale », une sorte d'institut musulman où l'on enseigne le Coran, l'histoire, la poésie, la grammaire et la législation civile, religieuse et criminelle à des milliers d'élèves instruits et logés gratuitement et renferme aussi un hospice pour les aveugles et des logements où l'on accorde aux pèlerins de l'hospitalité.

Un autre endroit visité est le cimetière. C'est ce par quoi nous conseille Jean Didier Urbain[1] de commencer parce qu'ainsi on nous offre des choses importantes concernant la civilisation du pays visité. Pour le tourisme interstitiel la variété de ses espaces est infinie. [2]Aller à la nécropole de l'Iman Chaffy des tombeaux innombrables se mêlent à des coupoles, des minarets et une petite mosquée où est enterré Méhémet-Ali. Près de ce monument se trouve un harem aux fenêtres grillées, devant lequel des négresses font la cuisine sur une terrasse. Le parallèle est vite fait entre Rome et Orient où les habitations se mêlent aux tombes et où «la vie coudoie la mort sans terreur et sans dégoût ». Les sarcophages enjolivés et peints en couleurs criardes, les peintures sans style, les grilles voyantes, les couvercles qui semblaient être en carton peint, en un mot le faux goût, insulte la mort. Mieux vaut regarder et admirer les amas de tombes en pierre blanche qui se déploient sur la voie publique que de se recueillir devant « le Saint-Denis des vice-rois d'Egypte ».

Le trajet qu'elle suit et nous décrit ensuite est digne d'un guide moderne ; rien ne manque à son énumération et les dates sont comme dans un dictionnaire de noms propres pour les Tombeaux des califes (où elle fait la comparaison avec le forum romain, quand même celui-ci est plus vaste et plus imposant), la mosquée d'Amrou, l'aïeule de toutes celles de l'art musulman (fondée en 642). Elle ne peut s'abstenir de dire que le pèlerinage aux mosquées est fait par des gens demandant à Mahomet une vie moins dure ou par des femmes du harem qui sont heureuses d'échapper à l'ennui monotone et à la solitude claustrale que la polygamie leur fait subir. Alors ce mouvement fait du bien aux femmes « alanguies, soumises ou désespérées » et le pèlerinage leur offre la plus puissante distraction de leur existence.

Le désir de voir du désert[3] (selon les mots de Jean-Didier Urbain) la pousse à vouloir aller à la forêt des Palmiers pétrifiés. Pour ce déplacement en vrai plein désert ni le cocher ni le drogman n'acceptent sans une voiture attelée de quatre forts chevaux et

---

[1] Urbain, Jean-Didier- *L'Idiot du voyage Histoire de touristes*, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2002, p 292

[2] Jean Didier Urbain parle du tourisme interstitiel où explorer des cimetières nous donnerait des informations utiles à la compréhension de la culture visitée (ce sont des interstices exotiques). Le tourisme de l'interstice « est attiré par l'enclave, l'obscur, le souterrain, voir l'illégal », p 294.

[3] Dans l'œuvre de Je[3] Corbin, Alain- *Le Miasme et la jonquille*, Flammarion, Paris, 2008, p 119 an-Didier Urbain le désert est ascétique, un espace extra-social, un lieu de solitude tourné vers le divin. Ce n'est pas seulement le désert proprement dit mais aussi des endroits comme les volcans, les roches, les dunes, les montagnes brûlantes ou glacées ou une forêt à part.



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

cela se produit après avoir embauchés non pas deux, mais cinq arabes parce que la nuit arrive et le cocher a peur des vagabonds, voleurs et assassins. Mais elle « se sent vivre » par le hasard de l'aventure et les émotions qu'elle traversera. L'éloignement de la ville et l'apparition du désert est pour elle comme de l'opium qui provoque d'abord l'apaisement et ensuite des « visions ineffables » et alors elle ne sent plus la toux, calmée avec de l'eau sucrée. Le reproche des hommes d'avoir mis leurs vies en péril pour satisfaire « une fantaisie de poète » est vite dépassé par l'argent qu'elle leur donne et elle marchera encore une demi-heure pour laisser reposer les hommes et les chevaux. Elle regarde « un curieux et saisissant» spectacle où les palmiers qui étaient debout vingt ans auparavant sont pétrifiés et emportés par morceaux par les touristes (et par elle aussi).

Ses connaissances (ou peut-être la lecture du guide de Mariette ?!) nous font entrer de plus près dans la description du Caire: le Khalig (un canal, œuvre de Trajan ou d'Adrien) et la citadelle nommée Château de lumière, autrefois résidence des premiers princes musulmans ayant gouverné l'Egypte. La saleté des maisons délabrées du centre est repérable immédiatement mais elle ne voudrait qu'y habiter à la place des palais européens de l'Esbékieh. Elle remarque cependant que la propreté du vieux Caire est due peut-être au voisinage du Nil : les maisons sont lavées et les guenilles des fellahs n'y suintent pas la crasse et la vermine.

Les rues du Caire sont aussi les bazars. Elle y achète des babouches et d'autres objets (une mandoline en bois de palmier incrustée de nacre). Les rues se poursuivent par la promenade de Choubrack, une des plus belles du monde, ombragée d'énormes sycomores, partant du débarcadère du chemin de fer et se prolongeant jusqu'à la rive droite du Nil. Dans cette zone se trouvent des villas de riches et de pachas entourées de jardins pleins d'ombre. Bien sûr que la modernisation du Caire rend l'architecture à moitié arabe, à moitié européenne. La promenade se fait sur un espace bien délimité et elle signifie l'étalage de la mode française, la rencontre pour jaser un peu, mais sans dépasser un certain endroit qui arrive quand même au plus bel endroit : au tableau merveilleux qui termine la promenade. Ce merveilleux endroit est pour elle « un tableau immuable, plein de grandeur et de tranquillité ».

Après tant d'exemples de la vue d'une femme écrivaine venue au Caire on ne peut qu'arriver aux mots qui qualifient le touriste et le voyageur dans l'œuvre de Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*[1]. Elle se montre une voyageuse active, partant avec énergie à la recherche des gens, d'aventures, d'expériences. Les gens qui l'accompagnent se montrent des touristes passifs qui attendent, qui passent et ne voient rien, sont crédules, ont une vision superficielle des choses, sont grégaires.

***Bibliographie***

Amirou, Rachid- Imaginaire touristique et sociabilité du voyage, PUF, Paris, 1995
Bonnefont, Gaston- Les Héroïnes du travail, Paris, 1906
Chevalier, Amélie- Les Voyageuses au XIX-ième siècle, 1988
Colet, Louise- Les Pays lumineux, Cosmopole, Paris, 2001
Corbin, Alain- L'Avènement des loisirs, Aubier, Paris, 1995
Corbin, Alain- Le Miasme et la jonquille, Flammarion, Paris, 2008
Cortambert, Richard- Les illustres voyageuses, E. Maillet, Paris, 1866
Dronsard, Marie- Les Grandes voyageuses, 1894
Duby, Georges, Perrot, Michelle- Histoire des femmes en Occident, IV, Le XIX-ième siècle, Plon, 2002

[1] Urbain, Jean-Didier, op. cit. : 96



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)

Franck, Michel- Désirs d'ailleurs- essai d'anthropologie des voyages, Presses de l'université Laval, Québec, 2004
Hodgson, Barbara- Reve d'Orient, Seuil, Paris, 2006
Michel, Franck- Désirs d'ailleurs, essai d'anthropologie du voyage, Presses, de l'Université Laval, Québec, 2004
Monicat, Bénédicte- Itinéraires de l'écriture au féminin. Voyageuses au XIX-ième siècle, Rodopi, 1995
Mouchard, Christel- Aventurières en crinoline, Seuil, Paris, 1987
Moussa, Sarga- Le Récit de voyage, genre "pluridiciplinaire" in "Pour une histoire culturelle du voyage au XIX-ième siècle », 21/ 2006, p 241-253
Mucchielli, Alex- l'Identité, PUF, Paris, 1986
Onfray, Michel, Théorie du voyage- Poétique de la géographie, le livre de poche, Paris, 2006
Sous la direction de Nicolas Bourguinat- Le Voyage au féminin, Perspectives historiques et littéraires (XVIII- XXe siècles), Presses Universitaires de Strasbourg, 2008
Szymkowiak, Mildred- Autrui, Flammarion, Corpus, Paris, 1999
Urbain, Jean-Didier- L'Idiot du voyage Histoire de touristes, Petite bibliothèque Payot, Paris, 2002.



BDD-A6068 © 2013 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 04:56:14 UTC)